

# Le Dit d'Hubert Védrine

M. Hubert Védrine, ancien ministre des Affaires étrangères, a répondu aux questions des élèves du journal ASIA. Après avoir évoqué ses études et ses rêves journalistiques, il a parlé de sa relation avec le Japon, en rappelant ses visites officielles aux côtés du Président Mitterrand et son action ministérielle de 1997 à 2002. Franc dans ses constats, M. Védrine s'est interrogé sur l'influence des nouvelles technologies sur la jeunesse et a défini les notions d'« hyperpuissance américaine » et d'« irrealpolitik » dont il est l'auteur. Il a conclu sur les atouts des élèves des lycées français de l'étranger. A l'invitation de Son Excellence M. Philippe Faure, Ambassadeur de France à Tokyo, « *Le Dit d'Hubert Védrine* » s'est déroulé à la Résidence de France, le 18 mai 2009.

**ASIA - Lycéen à Bois-Colombes, étiez-vous en filière littéraire ou scientifique ?**

*Littéraire. A l'époque, en classe terminale, la classification c'était « Philosophie », « Mathématiques Élémentaires », et « Sciences Expérimentales » Moi, j'étais en Philosophie.*

**Quelle était votre matière préférée ?**

*Histoire-géographie et français. J'aimais bien les deux !*

**Et la matière que vous aimiez le moins ?**

*Le moins, je pense que c'était les mathématiques. Mais je ne m'en vante pas, c'est nul, c'est idiot ! J'aurais dû aimer les mathématiques. A l'époque, je trouvais cela compliqué. J'aimais bien la physique et la chimie mais les mathématiques, je n'entrais pas dedans. J'ai connu plus tard, des mathématiciens, j'ai trouvé leurs réflexions fascinantes. C'était presque de la philosophie. Mais à l'époque, j'étais complètement hermétique.*

**Dans un livre consacré à Jean Lacouture, vous vous souvenez que cette figure du journalisme est venue faire une conférence au club UNESCO de votre lycée. Qu'est-ce que ce club UNESCO et quel y était votre rôle ?**

*L'UNESCO est une des organisations des Nations Unies qui s'occupe de la culture en particulier. A mon époque, l'UNESCO favorisait la création de clubs UNESCO dans les lycées. En général, ces clubs étaient créés par des professeurs, souvent d'Histoire-géographie. Dans mon lycée de Bois-Colombes - qui s'est appelé Albert Camus après mais qui au début n'avait pas de nom - il se trouvait que c'est mon père qui était président de l'association des parents d'élèves. En relation avec le proviseur du lycée, il a créé ce club UNESCO. Cela consistait à regrouper des élèves qui s'intéressaient aux choses internationales et qui étaient prêts à aller voir des expositions, à écouter des conférences et même à faire des voyages. Au lycée, on invitait des personnalités, souvent des journalistes qui avaient été partout dans le monde. Nous, les membres du Club, cela nous fascinait. On organisait aussi des voyages. C'est toujours rigolo quand on est lycéen de faire des voyages. On a été dans plein d'endroits, en été à Berlin ou au Maroc où on a rencontré le Prince héritier. C'était une sorte d'initiation à la vie internationale et on faisait des exposés sur ces sujets. En fait, on était surtout une bande de copains.*



**M. Hubert Védrine durant son interview à Tokyo, le 18 mai 2009** (Photographie: Agathe Bollecker – ASIA ©)

**Vous écrivez avoir été fasciné par Jean Lacouture, au point de vouloir devenir journaliste. Pour ce métier, comme pour vos projets professionnels, quels étaient les conseils de vos parents, de vos professeurs ?**

*C'est vrai que nous étions un petit groupe, tous très épatés par la vie des grands journalistes. Cela nous paraissait quand même formidable ces gens qui étaient grands reporters, qui allaient d'un bout à l'autre dans le monde, qui rencontraient tous les gens qui comptaient... Et Jean Lacouture était une des plus belles figures. Disons, que notre intérêt a commencé à partir de la 3<sup>ème</sup>. On lisait beaucoup de presse écrite - le journal Le Monde tous les jours - et on fédérait les grandes signatures. Pour les conseils, après, ça dépend... C'est vrai qu'il y a des familles où on dit : « Il faut que tu choisisses ça, comme ton père, il faut que tu sois ingénieur, il faut que tu fasses polytechnique... ». Dans ma famille, ce n'était pas le cas. Mes parents m'ont laissé complètement libre de tout. Ils m'ont transmis ce que l'on peut transmettre familialement, mais je n'ai pas eu de conseils particuliers. En revanche, j'ai eu l'occasion de rencontrer très tôt, chez moi, des personnalités, des journalistes, des étrangers... C'était un milieu d'ouverture très grand. Cela me donnait des idées, c'était excitant. Pour mon orientation, j'ai hésité par rapport au journalisme. Après Sciences Po, comme je suis finalement rentré à l'ENA, ça m'a privé de cette carrière de journaliste.*

**De la part d'ainés ou de professeurs, y a-t-il des conseils que vous avez tout de même suivis ?**

*Quand j'étais en Seconde, une professeure d'Histoire, après un exposé, m'a dit : « Tu devrais penser à Sciences Po ». Elle m'a dit ça très tôt mais je ne savais même pas que Sciences Po existait à l'époque. C'est donc une professeure d'Histoire qui a éveillé cette idée. Dans la classe, on était trois amis et on s'est dit, « oui, il faut faire ça ». C'est une espèce de combinaison. En fait, ce sont des histoires d'adolescents. Il n'y a pas d'explications spéciales.*



M. Védrine répondant à Andreas Elledge, élève de 3<sup>ème</sup>.

**Vous avez écrit appartenir « peut-être, à la dernière génération élevée à l'ancienne avec le lent alambic de la lecture avant [l'âge télévisuel], le tourisme de masse, l'Internet, les portables, etc. » Plaignez-vous ou enviez-vous les jeunes générations actuelles ?**

Les deux à la fois. Parce que je pense qu'il y a des éléments de progrès et des éléments de régression. C'est vrai que, lorsque je vois le temps qui est passé uniquement devant une télé, un écran etc., je pense que ça prive les gens d'aujourd'hui, vos générations, d'un aspect de plaisir fou, prodigieux mais qui est impossible à expliquer quand on ne l'a pas vécu : la simple lecture d'un livre. On a l'impression aujourd'hui que, s'il n'y a pas de télé, il n'y a rien ! Alors qu'en lisant, on est transporté dans un monde imaginaire, sublime. C'est plus fort, plus intense que n'importe quelle communication. Je vois ce qui se passe sur les écrans et je pense que c'est moins fort que le plaisir de la lecture, de l'imagination, de l'évasion, de l'écriture, quand on veut essayer d'écrire soi-même. Je suis d'une époque où dès qu'on finissait un livre, on se précipitait chez un copain qui habitait à trois minutes en disant : « j'ai lu ça, c'est dingue, faut que tu le commences tout de suite ! Arrête de faire tes devoirs et lis ça ! » Je me rappelle, ma maison était un endroit très ouvert, les gens passaient à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Je me rappelle comme ça d'amis qui arrivaient très tard dans la nuit ou très tôt. Enfin, c'est presque incompréhensible aujourd'hui des échanges comme ça !

Donc, je plains les générations actuelles là-dessus. On a chez soi toutes les formes d'écrans possibles, on peut se connecter avec le monde entier pour n'importe quoi. C'est tellement tentant, tellement facile que faut être une sorte de héros pour résister à ça ! La seule privation, ce serait la privation d'une sorte de bonheur particulier, d'une intensité spéciale. Moi je suis à fond pour tout ce qui permet de maintenir la lecture, le plaisir de la lecture, la transmission de la lecture. Et quand je lis que les Français, pas les jeunes, les Français passent en moyenne 4 heures par jour devant la télé, je trouve ça monstrueux. Il y a des tas d'émissions que j'aime, on peut faire des tas de choses formidables à la télévision mais je parle de la dépendance. Je me rappelle de la marionnette de PPDA [Patrick Poivre d'Arvor] aux Guignols qui disait, à la

fin de son intervention : « Le journal est terminé, vous pouvez reprendre une activité normale ». Je trouve ça très juste ! Les 4 heures de télévision, plus l'ordinateur, plus envoyer des SMS dans un langage primitif d'il y a 15 000 ans avant l'invention du langage ... bref, l'addition de tout cela, c'est quand même pris sur autre chose. Et je ne trouve pas ça bien. Alors, peut-être que dans un deuxième temps, quand on maîtrisera totalement les techniques de communication, qu'on ne sera plus fasciné parce qu'on aura dépassé un stade primitif de dépendance à la technique, peut-être que, dans un deuxième temps, cela permettra de reconstruire la culture... Je ne sais pas. En sens inverse, il y a également des tas de choses qui sont plus faciles pour les générations actuelles pour la compréhension du monde, les relations entre eux, les relations entre garçons et filles, entre les parents, enfin il y a mille choses plus faciles alors qu'on se posait des problèmes extrêmement compliqués. De toute façon, on n'a pas le choix, on est dans l'époque où on est. Il faut faire avec.

**Comment l'adolescent « des années de Gaulle » que vous étiez, voyait-il les grands enjeux de l'époque, nationaux ou internationaux ?**

Un adolescent ne se pose jamais cette question ! D'abord, on n'a pas le sentiment « d'être des années de Gaulle » ou bien « des années Pompidou ou Sarkozy ». On mène sa propre vie d'adolescent et on s'en fiche un peu. Je ne peux même pas reconstituer la question des enjeux. On se posait des questions sur nous, qu'est-ce qu'on allait faire, qu'est-ce qu'on allait devenir, qu'est-ce que c'était qu'une vie intéressante. On réagissait à l'événement, des choses qui nous choquaient, qui nous enthousiasmaient, qui nous accablaient. S'il y avait un contexte, c'était plutôt ce que j'ai cité tout à l'heure, c'est-à-dire le Tiers monde, la paix, le développement, l'aide, des sujets comme cela.

Les lycéens, ils ont une attitude en général assez sympathique, assez généreuse, pas très structurée, spontanément sympathique. C'est tout à fait comparable aux gens d'aujourd'hui qui disent « moi, plus tard je veux être dans une ONG ». C'est ce genre de conception mais ce ne sont pas des enjeux globaux.

**Proche collaborateur de François Mitterrand, pouvez-vous nous dire quelle était la relation que le Président entretenait avec le Japon en particulier et l'Asie orientale en général ?**

François Mitterrand n'est pas quelqu'un qui, au départ, connaissait spécialement l'Asie. Il avait, avant d'être Président, pas mal voyagé, en Afrique, en Europe, au Moyen-Orient, à New York ... mais il ne connaissait pas spécialement l'Asie. Donc, en tant que tout jeune collaborateur - j'étais son conseiller diplomatique à 34 ans - au fond, j'ai vécu avec lui la découverte. S'il a été en Chine en 1957, je ne crois pas qu'il soit venu au Japon avant le voyage de 1982 que j'ai organisé. Je l'ai vu découvrir le Japon avec un intérêt grandissant, mais je mentirais en disant que c'est comparable à Jacques Chirac. Il n'y a aucun président français qui a eu autant d'intérêt, de passion, que Jacques Chirac

par rapport au Japon. Mitterrand s'intéressait énormément au Japon comme étant un élément de la discussion générale. Il m'arrivait très souvent de participer à des déjeuners où François Mitterrand parlait avec le Premier Ministre japonais - un Premier ministre japonais qui changeait tout le temps - et c'était toujours pour préparer une échéance. Ce n'était pas le Japon en soi, c'était parce que le Japon, dans un G7 par exemple, allait prendre telle ou telle position.

C'était donc très important de savoir si ce pays était proche de nous et si, avec les Allemands, on pouvait préparer quelque chose pour convaincre les Américains sur tel point. C'était le Japon comme un élément du jeu international. Voilà ce qui intéressait Mitterrand.

**Vous-même, monsieur le Ministre, à quand remonte votre « première rencontre » avec le Japon et dans quelles circonstances ?**

C'est la même puisqu'en dehors de rencontres à Paris avec des ambassadeurs japonais ou des ministres de passage, ma première rencontre, c'est 1982. C'est ce voyage que j'avais organisé et j'étais dans la délégation qui accompagnait François Mitterrand. C'est un souvenir impressionnant. Les conseillers étaient très jeunes autour de Mitterrand, et on se rappelle tous du dîner donné chez l'Empereur. On a gardé des photos où les conseillers sont là et où on salue l'Empereur Hirohito. C'est quand même impressionnant ! C'est quelqu'un dont on avait découvert l'existence dans les livres d'Histoire quand on passait le bac. J'ai donc des souvenirs de Tokyo, des souvenirs du Palais Impérial, du Palais des Hôtes, de différents endroits qu'on a visités, des souvenirs de Kyoto. C'était un choc et c'était très intéressant.

Ce sont des circonstances spéciales puisque, dans les voyages officiels, on voit des choses exceptionnelles, on a accès à des gens que les gens normaux ne voient pas, mais on ne voit pas le reste. On ne peut pas flâner. Il y a des endroits où n'importe quel touriste un peu malin aurait été voir et on ne les voit pas. C'est donc complètement différent. On peut faire dix voyages officiels dans un pays, en connaître extrêmement bien certains aspects et ignorer complètement le reste. Donc ce sont des chocs, cela crée de la curiosité, du désir de voir autrement.

Là, j'aurai passé quatre jours en tant qu'ancien ministre. Alors évidemment, ce n'est pas complètement une balade de touriste ordinaire mais j'ai passé quatre jours formidables, quatre jours à ne voir que des gens intéressants, sympathiques, intelligents, francophones ou francophiles, sans aucune obligation. C'est merveilleux ! Je suis à mi-chemin entre le voyage officiel contraignant et puis simplement le touriste qui se balade. Cela me donne plutôt l'envie de revenir une autre fois pour faire carrément du tourisme au Japon. Puisque les six ou sept autres fois que j'y suis passé, c'était toujours dans des circonstances officielles.



Emilie Mikura, Tle OIB Japonais, interviewant M. Védrine.

**Nous venons de fêter les 150 ans de relations diplomatiques entre la France et le Japon. En tant que ministre des affaires étrangères, quelle a été votre action pour favoriser les échanges entre les deux peuples ?**

Entre les deux peuples, cela consistait essentiellement à veiller à ce que le Quai d'Orsay conserve un budget suffisamment important pour qu'il garde une politique culturelle ambitieuse. Donc, ce n'était pas que pour le Japon. Tous les pays ont une présence, à travers les lycées, les centres culturels....J'ai réussi puisque j'étais parvenu à préserver - ce qui n'a pas été le cas tellement avant et encore moins après - ce budget de 1998 à 2002 en utilisant la situation de cohabitation. J'étais vraiment content de le faire parce que, dans tous mes voyages, j'avais mesuré l'impact de la politique culturelle de la France. Soit comme conseiller à l'Elysée, soit comme ministre, j'ai eu très souvent à intervenir pour préserver des moyens d'agir. Cela a été très important.

Pour le reste, comme je vous l'ai dit, j'ai surtout travaillé dans la dimension diplomatique. J'ai travaillé avec les ministres japonais successifs. Un peu comme ce que je vous disais sur Mitterrand par rapport au Japon, c'est-à-dire qu'on travaillait ensemble non pas sur la relation bilatérale spécialement, mais pour savoir si on avait des positions convergentes, des dynamiques sur des problèmes qu'on avait traités dans d'autres enceintes. La vie internationale aujourd'hui, c'est « tout le monde rencontre tout le monde tout le temps ». C'est très multilatéral et très compliqué. Il y a un nombre incroyable de pays, toutes sortes de réunions et il faut se réajuster, voir si on est pour X contre Y, comment on s'organise... Et le Japon est un élément absolument majeur. Il y a 192 pays dans le monde. Il y a un pays au-dessus des autres, les Etats-Unis. Puis après, il y a une dizaine de pays qui sont dans tout ce qui se passe tout le temps, dont les représentants se voient tout le temps. J'ai donc plutôt travaillé à entretenir fortement cette relation politico-diplomatique que sur le bilatéral direct. Mais je la connaissais parce que je voyais régulièrement qu'il y avait des directeurs d'Institut, des conseillers culturels, des personnalités, tout un système qui faisait partie des actions qu'on devait encourager.

**Vous êtes administrateur du groupe Louis Vuitton Moët Hennessy depuis 2004. En quoi consiste votre travail, en particulier avec le Japon et l'Asie qui sont des marchés importants pour ce groupe ?**

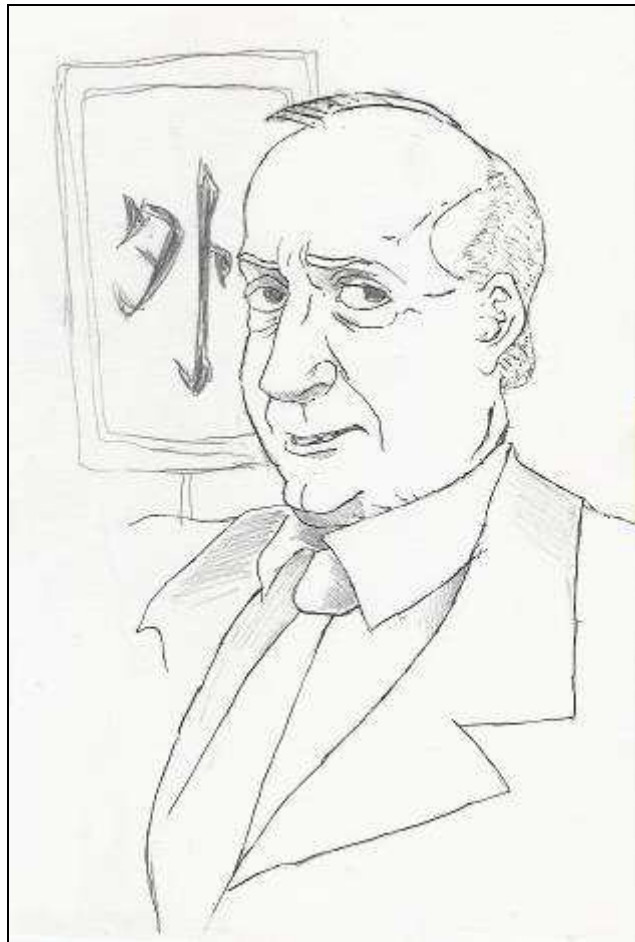
Quand j'ai quitté le quai d'Orsay en 2002, après un moment de réflexion sur différentes options, j'ai créé une société de conseil politique qui consiste à analyser les scénarios, les risques etc. Je me suis organisé un peu comme les anciens secrétaires d'Etat aux États-Unis qui font souvent du conseil de cette façon-là, puis d'autres choses comme l'enseignement etc. Et parmi les sociétés qui m'ont demandé conseil, mais d'une façon particulière, il y a LVMH parce que Bernard Arnault est quelqu'un de très sensible à l'évolution des pays qui sont les principaux marchés pour sa société. Tout ce qui peut se passer aux États-Unis, ce qui peut se passer au Japon, en Chine, en Russie, ailleurs... Je ne sais pas si vous savez comment marche un conseil d'administration mais, dans un conseil d'administration, il peut y avoir des gens qui sont intégrés à la société et qui y ont des fonctions de direction importantes. Et il y a des gens qui sont complètement extérieurs, qu'on appelle des administrateurs indépendants. C'est mon cas. Il sont là pour apporter un regard complémentaire. Il y a, par exemple, un grand diplomate britannique à la retraite maintenant qui est un ancien conseil diplomatique de madame Thatcher. Il y a aussi un ancien ambassadeur des États-Unis, proche de Bill Clinton, un grand banquier américain, et moi. Dans chaque réunion, on fait un tour d'horizon de ce qui se passe dans le monde. On dit des scénarios : ce qui va se passer en termes économiques ou politiques. Voilà.



M. Védrine et Kristina Obame, élève de Tle ES, durant le « Dit »

**Elèves de terminale, nous étudions le monde depuis 1991, le rôle des États-Unis d'Amérique, et nous connaissons bien l'expression "d'hyperpuissance" dont vous êtes l'auteur. Pouvez-vous nous rappeler dans quel contexte vous avez inventé cette expression, et quelle a été sa "carrière" politique ?**

Je ne sais pas si c'est une invention, c'est un mot qui m'est venu comme ça, sans avoir été préparé, et qui a eu un succès auquel je ne m'attendais pas du tout. C'était en 1998, à l'époque de la présidence de Clinton, dans cette décennie très optimiste d'après la Guerre



M. Hubert Védrine vu par Joël Ito, élève de 3<sup>ème</sup>.

froide et la chute de l'Union Soviétique. On pensait alors que tous les problèmes de l'humanité allaient être dépassés, à présent que l'on partageait les mêmes valeurs universelles, dans une grande communauté internationale. A ce moment-là, un pays était au-dessus de tous les autres, incroyablement plus puissant et plus prestigieux à tous égards, les États-Unis. Un jour, dans une interview pour le journal Jeune Afrique, alors que le journaliste qui m'interrogeait évoquait les États-Unis comme la seule superpuissance demeurant à l'issue de la Guerre froide, j'ai réagi spontanément en expliquant qu'on ne pouvait plus parler en termes classiques de « superpuissance », tant les États-Unis étaient devenus une puissance sans équivalent dans toute l'histoire de l'humanité. L'Empire romain lui-même avait une influence limitée géographiquement, les peuples vivant à l'extérieur de l'empire étant comme sur une planète séparée. L'influence militaire, monétaire, linguistique, politique, etc. des États-Unis était telle qu'elle requerrait le superlatif d'hyperpuissance pour être nommée adéquatement.

Ce qualificatif n'avait rien de critique, mais comme en anglais « hyper » est surtout associé à des pathologies, des articles américains ont pu écrire que j'étais anti-américain, « comme tous les Français » - ce qu'on écrit souvent, et à tort - ou encore en qualifiant « l'attaque » de « méprisable ». Ces déclarations ont suscité l'intervention de Madeleine Albright, alors secrétaire d'Etat sous Clinton. Madeleine Albright -qui est

devenue une amie et qui parle de nombreuses langues, dont le français- a répondu qu'elle me connaissait assez bien pour savoir que ce n'était pas ce que j'avais voulu dire, même si elle n'était pas sûre d'être d'accord avec moi pour qualifier les Etats-Unis « d'hyperpuissance ».

Ce mot m'a fait connaître des Américains, bien qu'en général ils se moquent de ce qu'un ministre européen peut penser d'eux. L'intérêt que cette expression a suscité s'est poursuivi depuis et a fait l'objet d'emplois variables, en un sens tantôt descriptif, tantôt critique. Ainsi, pendant les années Bush, les gens l'ont interprétée comme si j'avais voulu stigmatiser la politique Bush. En fait, cette expression, je l'avais inventée avant, à l'époque de Clinton.

La période où l'on a cru voir les Etats-Unis devenir maîtres du monde est aujourd'hui révolue. Les Américains eux-mêmes n'y croient plus, conscients de devoir tenir compte des autres nations. Par ailleurs, le 11 septembre a démontré que les Etats-Unis n'étaient pas inattaquables. De même, lors de l'intervention américaine en Irak, on a pu dire qu'ils étaient dans l'erreur. Pour autant, mon qualificatif d'hyperpuissance ne signifiait nullement « omnipotent » ou « omniscient ». C'est un mot qui a marché, tandis qu'un autre, celui de « irrealpolitik », que paradoxalement je trouvais plus intéressant, n'a pas eu le même écho et a été parfois incompris. C'était à propos de la diplomatie et des relations internationales : on condamne souvent la realpolitik, comme « mauvaise », « affreuse », « conduisant à la guerre » etc. Ce n'est pas du tout mon avis. Je pense comme Kissinger que la politique réaliste est la meilleure, la moins dangereuse, la moins susceptible d'entraîner des conséquences tragiques, et donc, par goût de la polémique, je voudrais réhabiliter la realpolitik en condamnant ce que j'appelle « l'irrealpolitik », à laquelle a cru Bush, à laquelle croient naïvement les gentils Européens, boy-scouts d'aujourd'hui. Mais l'expression est trop compliquée, ça ne marche pas.



M. Védrine et Andreas Elledge vus par Joël Ito.



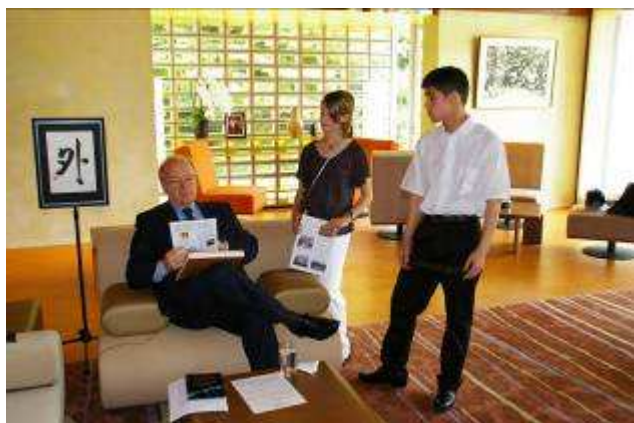
Idéogramme de « GAI », kanji employé pour exprimer le concept « d'extérieur », « d'étranger », « de diplomatie ». Calligraphie par Ken Kopff, élève de 1<sup>ère</sup> S – OIB Japonais.

**Ministre des affaires étrangères de 1997 à 2000, vous avez eu l'occasion de connaître le réseau des Etablissements scolaires hors de France puisque l'AEFE était sous votre tutelle. En conclusion de cet entretien, quel message souhaiteriez vous adresser aux jeunes des lycées français à l'étranger ?**

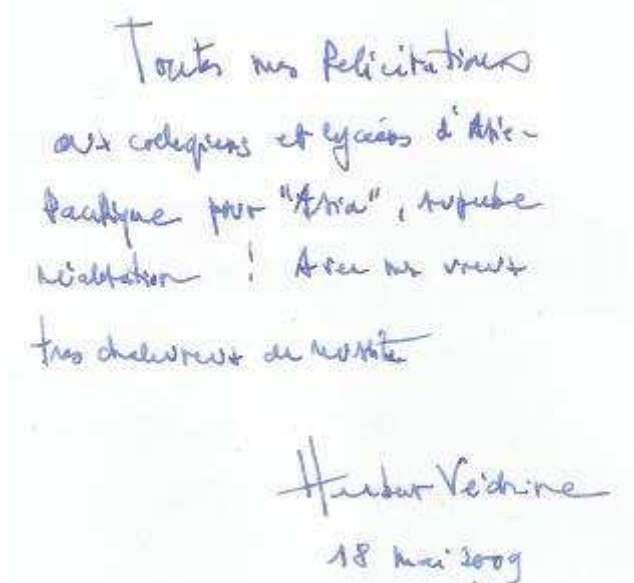
Un message de sympathie et d'encouragement. Leur dire que c'est une chance formidable d'être éduqués et instruits au carrefour de plusieurs cultures. C'est un atout formidable. Je pense que ça donne une ouverture d'esprit d'être à l'étranger, dans un lycée français à l'étranger. Comme ici pour des Japonais, des Français ou d'autres.

Alors, c'est un drôle de message que de dire aux gens qu'ils ont une chance formidable ! D'abord, ils ne s'en rendent pas toujours compte ou ils trouvent que c'est normal. Mais je pense qu'il faut prendre conscience du fait que c'est un atout formidable. Dans la vie, il y a des gens qui sont enfermés dans une seule culture ou qui au contraire sont tellement écartelés qu'ils ne savent plus qui ils sont... Dans le monde dans lequel nous sommes, avec les échanges, la globalisation, la mondialisation, l'interdépendance généralisée, il ne faut pas se sentir citoyen de nulle part. On ne peut pas être citoyen du monde car cela ne veut rien dire. En revanche, si on se sent à l'aise dans trois cultures, alors c'est formidable ! Normalement c'est un atout pour la vie personnelle aussi bien que pour la vie professionnelle.

Tirez-en parti le plus possible, soyez optimiste ! Vous démarrez dans la vie avec une chance formidable, les cartes en main !



Clarisse Tistchenko et Ken Kopff avec M. Védrine lisant le journal ASIA avant de signer le livre d'or du Dit d'Asie



Dédicace de M. Hubert Védrine - © ASIA

### « Le Dit d'Hubert Védrine »

**Intervieweurs :** Andreas Elledge (3<sup>ème</sup>), Kristina Obame (Tle ES), Emilie Mikura (Tle ES-OIB).

**Calligraphe:** Ken Kopff (1<sup>ère</sup> S-OIB)

**Dessinateurs:** Paul Galmiche et Joël Ito (3<sup>ème</sup>)

**Photographe :** Agathe Bollecker (5<sup>ème</sup>)

**Cadreurs :** Matthieu Huber (2<sup>nde</sup>), Lang khê Tran (5<sup>ème</sup>)

**Chargée de communication :** Clarisse Tistchenko (4<sup>ème</sup>)

**Réalisation :** Fumihiko Asakura (enseignant de japonais), (photographe), Farid El Khalki (informaticien), (technicien), Stéphane Leroux (enseignant d'arts plastiques), Pascal Ritter (enseignant de philosophie), Matthieu Séguéla (enseignant d'histoire-géographie).

**Conception et coordination du Dit d'Asie :** M. Séguéla

« Le Dit d'Asie » est réalisé avec le soutien du Lycée franco-japonais de Tokyo et du Service culturel de l'Ambassade de France.

**Remerciements :** Son Excellence Monsieur Philippe Faure, Ambassadeur de France ; Mme Lydie Boureau-Coignac, Proviseur ; M. Francis Maizières, Conseiller culturel adjoint.



M. Hubert Védrine, ancien ministre des Affaires étrangères et S.E. M. Philippe Faure, Ambassadeur de France, en compagnie de leurs invités du Lycée franco-japonais de Tokyo et d'ASIA, à la Résidence de France

(De gauche à droite : S.E. M. Faure, Ambassadeur, Mme Boureau-Coignac, Proviseur, Matthieu Huber (2<sup>de</sup>), M. Védrine, ancien ministre, MM. Séguéla, Ritter et Leroux, enseignants d'histoire-géographie, philosophie et arts plastiques, M. El Khalki, informaticien, Paul Galmiche (3<sup>e</sup>), Andreas Elledge (3<sup>e</sup>), Agathe Bollecker (5<sup>e</sup>), Lang khê Tran (5<sup>e</sup>), Clarisse Tistchenko (4<sup>e</sup>), Emilie Mikura (Tle), Kristina Obame (Tle), Ken Kopff (1<sup>ère</sup>) et Joël Ito (3<sup>e</sup>).



Le Dit d'Hubert Védrine vu par Paul Galmiche (3<sup>ème</sup>)

L'expression « Le dit de ... » est propre à l'Extrême-Orient et rappelle « Le dit du Genji » (*Genji monogatari*, chef-d'œuvre de la littérature japonaise du X<sup>e</sup> siècle) et « Le dit de Tianyi » (grand ouvrage contemporain de François Cheng, écrivain d'origine chinoise et Académicien français).

### « Le Dit d'Asie »

Profitant de la venue à Tokyo de personnalités de premier plan, des élèves de la rédaction japonaise d'ASIA les interrogent dans les domaines suivants :

- **L'Éducation :** la jeunesse et le parcours scolaire/universitaire de l'intervint(e)
- **L'Histoire :** les événements dont la personnalité a été l'acteur ou le témoin
- **la Géographie :** la relation entretenue par la personne avec le Japon et l'Asie

L'invité(e) conclut sur un message qu'il/elle souhaite adresser aux élèves des lycées français de l'étranger.

Après relecture et autorisation par la personnalité interrogée, l'interview est publiée dans le journal ASIA et mise en ligne sur le site du LFJT et de l'AEFE-Asie. « Le Dit d'Asie » se propose de réaliser des interviews utiles aux élèves qui pourront ainsi découvrir le parcours scolaire, universitaire et professionnel d'ânés illustres et s'inspirer de l'exemple qu'ils incarnent, particulièrement dans le domaine des études.

Contact : [matthieu.seguela@lfjtokyo.org](mailto:matthieu.seguela@lfjtokyo.org)